D'ARCHITECTURES 252 – AVRIL 2017

d'a

PARCOURS / OPUS 5

RÉALISATIONS /
BAUMANS-DEFFET + DIRIX
ATELIER CANAL
GBAU
FRÉDÉRIC BOREL

TECHNIQUES /
LES OSSATURES BOIS

DOSSIER / LE GRAND PARIS DES ÉCRIVAINS

D'ARCHITECTURES / 252 / AVRIL 2017 – DOSSIER : LE GRAND PARIS DES ÉCRIVAINS – TECHNIQUES : LES OSSATURE BOIS

D'ARCHITECTURES, LE MAGAZINE PROFESSIONNEL DE LA CRÉATION ARCHITECTURALE – FRANCE 15 € / BELGIQUE 16 € / DOM/S 16 € / TOM/S 1800 XPF / CANADA 22 $ CAD / SUISSE 18 CHF / GR 16 € / MAROC 160 DH / TUNISIE 38 TND

L 13688 - 252 - F: 15,00 € - RD

Ci-dessus : planche extraite de la série en quatre tomes *Masqué* de Nicolas Lehman et Stéphane Créty. Éditions Delcourt, collection Neopolis. Paris.

ÉDITORIAL / *L'équerre, le masque et la plume*

S'il est un outil de conception essentiel au service de l'architecte, c'est bien celui de la fiction. Pour déterminer quel sera l'espace dans lequel pourront se déployer au mieux les usages auxquels le projet est destiné, et comment il s'intégrera dans un lieu donné, l'architecte n'a d'autres moyens que d'imaginer le scénario qui s'y déroulera. C'est ce pouvoir d'offrir des images propres à susciter le désir d'un monde à venir qu'ont bien perçu certains politiques, et c'est pourquoi ils n'hésitent pas à se servir de leur architecte pour faire voter les budgets.

Mais contrairement aux romanciers ou aux scénaristes qui, sans avoir de comptes à rendre, peuvent nous envoyer sur Mars, l'architecte affronte tôt ou tard l'épreuve du réel. Si la fiction qui a déterminé son projet est trop différente de la vie qui s'y déroule finalement, le décalage peut être cruel, quelles que soient la beauté du béton et la subtilité des détails.

Mais cette liberté des écrivains range-t-elle pour autant leurs histoires au rayon des futilités ? Oui, si nous les lisons en prenant leurs fictions au pied de la lettre, comme des programmes qu'il faudrait appliquer. Non, si l'on veut bien croire que l'art poétique nous fait voir, au-delà de l'immédiateté des choses, ce que l'on ne sait pas voir seuls. Non, si l'on parvient à se saisir de la puissance de détournement de perspective qu'autorise la narration romanesque. Le passionnant roman d'Aurélien Bellanger, *Le Grand Paris*, nous éclaire par exemple beaucoup sur les mécanismes des transformations métropolitaines à partir de données complètement fantaisistes (et assumées comme telles). Par quel subterfuge autre que la littérature pourrait-on parfois apprendre davantage dans un tel livre que dans un séminaire scientifique sur le Grand Paris ? Pour essayer de comprendre ce paradoxe, nous sommes allés interroger Aurélien Bellanger, Serge Lehman et Thomas Clerc, trois écrivains pour lesquels le territoire francilien est bien plus qu'un décor.

Emmanuel Caille

d'architectures est un magazine libre et indépendant de toute institution, Ordre, entreprise du BTP ou groupe d'architectes.
Il est uniquement financé par vos abonnements, la vente en kiosque et l'apport des annonces publicitaires.

Couverture : planche extraite de *Masqué*
© Éditions Delcourt, 2017 - Lehman & Créty

SOMMAIRE N° 252 – AVRIL 2017

MAGAZINE

5 Le dessin de Martin Étienne

> PARCOURS
6 Opus 5 : entre création et Histoire

> PHOTOGRAPHE
16 Marie Sommer : marcher, photographier

> QUESTION PRO
22 Et si on parlait de Culture ?

> POINTS DE VUE
24 Vert démago, entretien avec Federico Ferrari

26 La Biennale de design de Saint-Étienne

> FEUILLETON
28 Une brève histoire de l'isolation – épisode 6
Le confort intégré

> CONCOURS
34 Le théâtre du Beauvaisis

DOSSIER

> LE GRAND PARIS DES ÉCRIVAINS

44 Le Grand Paris ou la métropole fictionnée

46 Le Grand Paris d'Aurélien Bellanger

50 « Heureusement, Alexandre Belgrand n'existe pas »,
entretien avec Philippe Simon

53 Serge Lehman : « La ville est un sujet clé pour la science-fiction »

60 « Procurer une forme d'émerveillement plutôt
que décrire un bâtiment », entretien avec Jacques Ferrier

62 Thomas Clerc : « Prendre son temps pour montrer les choses »

RÉALISATIONS

> BAUMANS-DEFFET ET DIRIX
66 Reconversion de l'Institut de Génie civil, Liège

> CANAL ARCHITECTES
74 Médiathèque, quartier des Capucins, Brest

> GBAU
82 Instituts d'urbanisme et de géographie alpine, Grenoble

> FRÉDÉRIC BOREL
90 Logements collectifs, Rouen et Le Grand-Quevilly

GUIDE

> INNOVATION
102 Prototype de plancher préfa bois/béton avec réseaux intégrés

> DESIGN
106 Design démultiplié
Entretien avec les designers de l'agence LDRP

109 > TECHNIQUES
Constructions bois, structures performantes et innovantes

126 > CONCOURS

127 > PRODUITS UTILES

129 > AGENDA

136 > QUÈZACO ?
Mais à quel usage ce bâtiment est-il destiné ?

Entre les pages 127 et 128, un cahier publirédactionnel
est consacré au forum « Materials & Light »

> Prochain numéro de *d'architectures*, n° 253, mai 2017
Dossier : en introduction à la Biennale internationale d'architecture de Lyon (8 juin-9 juillet 2017), *d'a* interrogera la production d'utopies concrètes comme condition du changement et d'adaptation aux transitions économique, écologique, numérique et démographique.

PORT DU CASQUE
OBLIGATOIRE
PORT DE CHAUSSURES DE SÉCURITÉ OBLIGATOIRE
CHANTIER INTERDIT
AUX ÉTRANGERS
CLAUSE MOLIÈRE

Le Grand Paris des écrivains

DOSSIER

Dossier réalisé par
Soline Nivet

Le Grand Paris ou la métropole fictionnée

Le Grand Paris d'Aurélien Bellanger

« Heureusement, Alexandre Belgrand n'existe pas », entretien avec Philippe Simon

Serge Lehman : « La ville est un sujet clé pour la science-fiction »,

« Procurer une forme d'émerveillement plutôt que décrire un bâtiment », entretien avec Jacques Ferrier

Thomas Clerc : « Prendre son temps pour montrer les choses »

Quelle actualité pour le Grand Paris en ce printemps 2017 ? Les derniers concours d'architecture pour les futures gares du métro automatique ? Les premiers résultats des consultations qui réinventeront la Métropole ou la Seine ? Les inaugurations très attendues de quelques équipements phare ? Un autre événement a attiré notre attention : la publication, en janvier dernier, du nouveau roman d'Aurélien Bellanger. Envisagée dans sa dimension métropolitaine, la capitale régénérerait-elle aussi sa matrice fictionnelle ? Nous avons posé la question à plusieurs écrivains contemporains, auxquels nous avons demandé de commenter la charge d'imaginaire et la portée symbolique de quelques-uns des projets qui font aujourd'hui l'actualité architecturale du Grand Paris.

De gauche à droite :
La Seine Musicale, Shigeru Ban et Jean de Gastines architectes © Air Images, Philippe Guignard
Bassin de la Villette © Aurélien Bellanger
Bande dessinée *Masqué,* Serge Lehman et Stéphane Créty © Delcourt
Village Nature, chantier de l'Aqualagon © JFA architecte

Le Grand Paris ou la métropole fictionnée

INCARNER

2017 marque le dixième anniversaire du discours dans lequel Nicolas Sarkozy annonçait – à l'occasion de l'ouverture de la Cité de l'architecture – la tenue d'une consultation internationale d'architecture prospective consacrée au Grand Paris. Cette année sera aussi celle de l'inauguration de quelques imposants projets conçus pour rayonner à l'échelle métropolitaine : l'Arena 92 à Nanterre (Christian de Portzamparc), la Seine musicale sur l'île Seguin (Shigeru Ban et Jean de Gastines), le Village Nature de Disney et Pierre & Vacances-Center Parcs (Jacques Ferrier et Jean de Gastines), la Station F, l'incubateur numérique géant de Xavier Niel dans la Halle Freyssinet (Jean-Michel Wilmotte), suivi par le nouveau Tribunal de grande instance (Renzo Piano Building Workshop). La plupart de ces projets XXL sont positionnés à proximité des futures stations du Grand Paris Express, dont les images des 68 projets et l'identité des 37 agences d'architecture conceptrices sont d'ores et déjà dévoilées. Aux « vues d'artistes » avancées par les équipes de la consultation de 2008 pour illustrer leurs diagnostics prospectifs se superposent donc progressivement des bâtiments de chair et d'os.

RÉINVENTER

L'année sera aussi décisive pour la candidature de la capitale à l'organisation des jeux Olympiques de 2024, puisque les dés seront jetés le 13 septembre prochain, date à laquelle le CIO devra arrêter son choix entre Los Angeles et Paris. Intramuros, la capitale planche sur sa capacité à renouveler ses sites touristiques pour les adapter à une fréquentation toujours plus intense : transformation de l'île de la Cité en hub touristique et galerie commerciale souterraine (Dominique Perrault), augmentation de la capacité d'accueil des Galeries Lafayette du boulevard Haussmann (Future Systems) ouverture d'un autre magasin sur les Champs-Élysées (BIG). D'autres très grands projets restent à l'étude, tel EuropaCity à Gonesse (BIG) ou le campus numérique privé de Vincent Bolloré sur l'île Seguin; tandis qu'avant l'été seront dévoilées les propositions lauréates de la consultation « Réinventer la Métropole », organisée par la Métropole du Grand Paris sur le modèle de « Réinventer Paris » et de « Réinventer la Seine ».

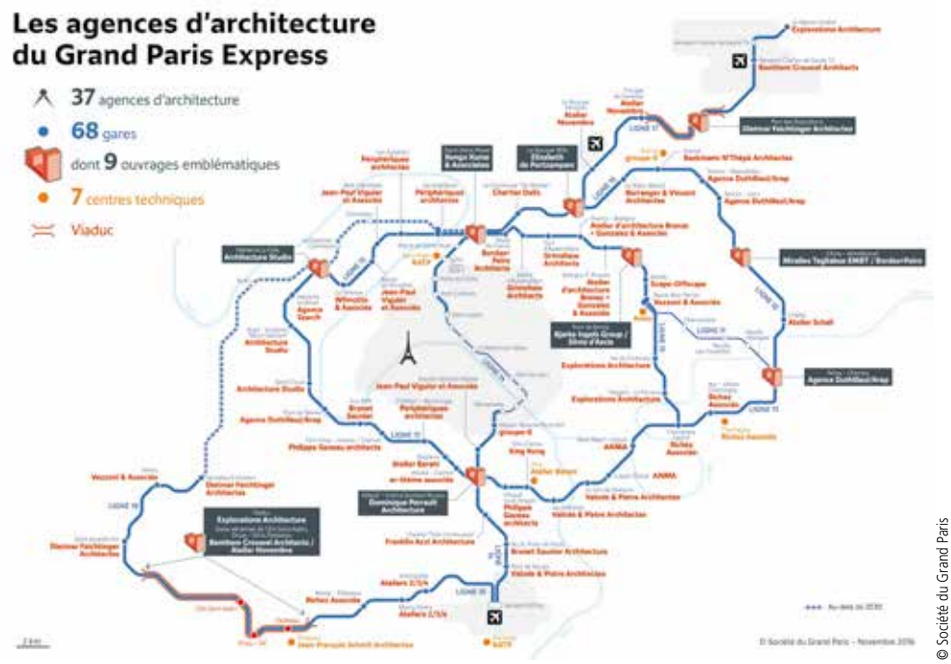
FICTIONNER

Tandis que, durant la dernière décennie, des centaines d'équipes planchaient sur sa gouvernance, sa desserte, ses programmes et ses formes architecturales, la dimension métropolitaine stimulait aussi l'imaginaire des plasticiens, marcheurs, chorégraphes et explorateurs urbains de tous horizons. Pourtant, en 2014, dans son ouvrage *Le Mal de Paris*, l'historienne, sociologue et écrivain Régine Robin regrettait que la fiction, et plus particulièrement au cinéma et dans la littérature, ne se soit pas encore assez emparée du Grand Paris. Elle en appelait alors à un « imaginaire grand parisien » qui ne céderait ni à la mélancolie d'un Paris village ou d'une Ville lumière muséifiée ni aux habituels poncifs d'une périphérie déchirée entre nains de jardin et cités en feu. Il semble pourtant que les choses bougent. Côté cinéma, nous avions depuis longtemps repéré les remarquables films d'Isabelle Czajka *(L'Année suivante*, *La Vie domestique*, 2013) ou de Virgile Vernier *(Les Mercuriales*, 2014), qui échappaient déjà au genre très formaté du film de banlieue. Côté littérature, la publication cet hiver par Aurélien Bellanger de son dernier roman *Le Grand Paris* et notre découverte – tardive – des quatre tomes de la bande dessinée *Masqué* par Serge Lehman et Stéphane Créty nous ont incitée à rencontrer ces auteurs; tant pour comprendre les ressorts de leur intérêt pour le Grand Paris que pour les entendre réagir à quelques projets en cours. En retour, nous avons demandé à deux architectes d'évoquer pour nous, au travers de leurs lectures (Philippe Simon) ou via la fabrication de leurs images (Jacques Ferrier), l'expression d'un imaginaire métropolitain.

RÉVÉLER

Il y a quelques années, le géographe Michel Lussault posait trois préalables à l'*imagibilité* de la métropole à venir : son inscrip-

Ci-contre, pour les Galeries Lafayette sur les Champs-Élysées et pour le groupe Auchan à Gonesse avec EuropaCity, deux projets consacrés au shopping touristique, par l'agence BIG.



© Société du Grand Paris

© Dominique Perrault Architecture/DPA-ADAGP

tion dans une dynamique narrative liée à un récit fondateur partagé, son emplacement dans un territoire géographique identifié et enfin son assimilation à une scène politique... Trois dimensions omniprésentes dans les fictions et les propos d'Aurélien Bellanger et de Serge Lehman. En la dotant de deux (super) héros politiques et en l'inscrivant dans son paysage géologique primitif, ces écrivains ne consacrent-ils pas l'avènement tangible du Grand Paris ? À rebours enfin, nous avons relu les très beaux textes de Thomas Clerc, écrivain qui s'attache à décrire la capitale par ses faits et détails les plus infra-ordinaires. Lorsqu'il nous dit se méfier de la fiction (trop occupée à raconter des histoires, celle-ci en oublierait de montrer les territoires), ce dernier souligne une démarcation qui structure le champ littéraire entre les textes qui « disent » et d'autres qui « racontent ». Pas question pour nous lecteurs de prendre parti, bien au contraire, entre la fresque d'un Bellanger épris d'infrastructures, le plaisir de combiner littérature et imaginaire scientifique chez Serge Lehman ou la quête du détail de Thomas Clerc. Au-delà du plaisir que nous avons pris à lire les ouvrages cités au fil de ce dossier et à nous entretenir avec leurs auteurs, nous nous amuserons désormais à discerner derrière chaque nouveau projet d'architecture à quel imaginaire littéraire de la métropole il renvoie. ■

En haut, tous les projets des gares du Grand Paris Express sont désormais connus : carte des architectes lauréats des consultations sur l'ensemble du réseau.

Au milieu, à Boulogne-Billancourt, l'île Seguin accélère sa mue : inauguration de la Seine Musicale (Shigeru Ban et Jean de Gastines arch.) le 21 avril prochain avec un concert du jeune nobélisé Bob Dylan.

À gauche, la pointe de l'île sera investie par le promoteur Emerige, qui y installera sa fondation privée, dont le projet est conçu par les Espagnols pritzkerisés de RCR.

En haut à droite, « Île de la Cité - Le cœur du cœur », illustration extraite de la mission d'étude et d'orientation pour l'avenir de l'île, confiée par l'Élysée à Philippe Bélaval et Dominique Perrault.

Le Grand Paris d'Aurélien Bellanger

© Aurélien Bellanger

Le nouveau roman d'Aurélien Bellanger s'ouvre sur une carte de l'Île-de-France quand celle du tracé du Grand Paris Express nous est offerte en épilogue : rarement fiction littéraire n'aura accordé autant de place à l'architecture, l'urbanisme et l'aménagement de la région capitale. Nous avons donc donné rendez-vous à Aurélien Bellanger dans l'exposition permanente du Pavillon de l'arsenal consacrée à l'histoire de la métropole parisienne, où il nous a livré quelques-unes des clés de l'attention qu'il porte au paysage urbain contemporain.

GÉOLOGIE / PAYSAGE

« Le point de départ précis de ce livre ? L'achat d'un vélo et la redécouverte de l'Île-de-France ! Né en Essonne, j'ai toujours été à l'aise en grande banlieue parisienne. Là, le déclencheur était presque d'ordre physique : retrouver ces espaces que j'avais un peu perdus de vue. Je suis passionné de cartes, et de cartes géologiques en particulier, qui fournissent une sorte de récit des paysages. Celle de la France révèle ce qui est caché : un territoire en quatre blocs (si j'enlève les Alpes) avec ses deux bassins coloriés en jaune. Il est frappant de voir à quel point Paris rayonne dans un bassin géographique dont elle est quasiment la seule ville. Le côté *Paris et le désert français* se matérialise déjà dans ce jaune surabondant de la carte géologique ! Une phrase de Novalis que j'aime beaucoup définit la géologie comme "l'autobiographie de la terre" : une sorte de premier récit profondément non intentionnel et non humain. Avec ce livre, j'ai vraiment redécouvert l'Île-de-France en tant que paysage. L'échelle du vélo, c'est à peu près 100-200 kilomètres, on a vraiment le temps de voir des différences. C'est idiot, mais quand je découvre que dans ce que l'on appelle "la boutonnière de Bray" les maisons ne sont pas construites avec les mêmes pierres, cela me rend hyperheureux !

INFRASTRUCTURES

J'ai vécu enfant à Mennecy, dans l'une des plus grosses zones pavillonnaires de la fin des années 1970. Lorsqu'on y a grandi, on met longtemps à réaliser l'étrangeté de ce type de lotissement à l'américaine dans le Nord Gâtinais ! Lorsque nous allions à Paris en voiture, j'étais très sensible au sublime de l'arrivée dans Paris sur l'A6, avec la grande église des Portugais de la Cité internationale. Il y avait ces grandes douves, avec une lumière orange très vive. C'était vraiment du sublime facile, du sublime pour banlieusards, pas très subtil. Mais quand l'A6 s'élargit à huit ou seize voies et qu'à gauche on voit toutes ces lignes à haute tension, c'est quand même quelque chose ! Je me souviens aussi de la descente de la nationale 118 à côté de Vélizy, ou du moment où l'autoroute du Nord tourne légèrement autour du Stade de France. Il y a des moments comme ça de pure beauté qui m'ont vraiment marqué, enfant. Et puis, dès qu'on arrivait dans Paris, le paysage baissait à nouveau pour devenir une sorte de décor de théâtre. Par la suite, j'ai réalisé que ce décor de théâtre est permis par un solide système d'infrastructures en périphérie...

© Aurélien Bellanger

Toutes les photographies ont été prises et publiées par Aurélien Bellanger sur son compte Twitter.

Ci-contre, à gauche, la Défense depuis la terrasse de Saint-Germain-en-Laye. Au milieu, la Défense depuis l'hippodrome de Longchamp.

Page de droite, de gauche à droite : Sarcelles, le périphérique porte de La Chapelle, une halte simple de Bouville sur l'A150.

Aurélien Bellanger, *Le Grand Paris,*
Gallimard NRF, Paris, 2017, 480 pages.
Enfant de l'Ouest parisien, le jeune et ambitieux Alexandre Belgrand conseille en 2007 au nouveau président de la République de lancer une consultation internationale d'architectes sur le Grand Paris et de porter le projet d'un nouveau moyen de transport automatique. Politique et géographique à la fois, ce roman fresque revient sur la dernière décennie tout en dressant un magnifique inventaire des paysages métropolitains contemporains.

« AVEC CE LIVRE, J'AI VRAIMENT REDÉCOUVERT L'ÎLE-DE-FRANCE EN TANT QUE PAYSAGE. »

LA VILLE SANS NOM

Mes parents étaient commerciaux, ils possédaient donc ces gros atlas où l'Île-de-France était absurdement découpée en villes, classées par ordre alphabétique, sans aucune continuité ! Les feuilleter procurait une expérience bizarre de la banlieue, très fragmentée. J'avais perçu qu'entre chez moi et Paris il y avait bien une ville... qui n'avait pas de nom, car elle était faite d'une succession de villes. Le dimanche, j'allais à des compétitions sportives dans des villes comme Morsang-sur-Orge, Wissous, Athis-Mons, qui me paraissaient sans existence et incroyablement compliquées d'accès. Nous tournions pendant une heure et demie dans des zones vraiment bizarres... que j'ai donc récemment redécouvertes à vélo. Et là, je me suis rendu compte qu'en réalité tous ces lieux étaient finalement assez proches et simples à réassembler géographiquement, via le sol sur lequel je roulais.

ARCHITECTURE

Si l'on m'y avait un peu poussé, vers l'âge de 16 ou 17 ans, j'aurais choisi des études d'architecture plutôt que de philosophie. Après... je ne sais pas du tout ce que cela aurait donné ! Nous avons déménagé à Nantes lorsque j'avais 18 ans et je disais aimer la cité radieuse de Rezé. La provocation était presque trop facile pour ne pas la jouer ! Il est toujours marrant de défendre les tours, les immeubles et les barres d'habitation ; c'est s'acheter vraiment à moindre coût une position esthétique provocatrice. S'il est difficile d'afficher des positions originales en peinture, en architecture, c'est hyperfacile : il suffit d'apprécier des trucs que les gens n'aiment pas ! Il y a peu de domaines que les gens connaissent aussi mal, et où le mauvais goût soit si outrancier, y compris dans les milieux intellectuels. Au fond, je n'y connais pas grand-chose en architecture, mais j'aime vraiment beaucoup les bâtiments.

ABRAXAS

Abraxas, j'y suis allé un jour en RER et c'était bouleversant. Dans le livre, j'exagère un peu : je n'ai ni fondu en larmes ni eu le syndrome de Stendhal ! Mais il est vrai que lorsque je découvre un espace qui m'excite, j'ai le cerveau qui fonctionne super bien, je suis hyper content, je bondis dans tous les sens, je prends 2 000 photos. À Abraxas, j'ai vécu un moment d'excitation totale. Je m'en voulais parce que j'avais dit du mal de la place de la Catalogne dans mon premier livre, de façon un peu expéditive du type : "Bofill est postmoderne, donc c'est un crétin". Or Abraxas, c'est d'une générosité, dès qu'on regarde un détail, c'est vraiment kantien !

© Aurélien Bellanger

« CE CARACTÈRE À LA FOIS SACRÉ ET PRIMITIF DE LA POLITIQUE ET DE L'URBANISME. »

ARCHITECTES

Ma chance, c'est de ne pas en connaître, donc je peux facilement supposer qu'ils sont tous des Michel-Ange ! Par ailleurs, j'imagine qu'une marque comme Krys, pour évoquer le haut de gamme de ses lunettes, aura tendance à prendre un personnage qui ressemble à un architecte, avec une image un peu caricaturale : des grosses lunettes, une écharpe et un crâne chauve. Socialement, le rôle de l'architecte est celui de l'homme complet : versé autant dans la science que dans le dessin ou le récit. Peut-être endosse-t-il plus le rôle qu'il ne l'incarne réellement ? Personne ne sait, moi le premier, comment fonctionne vraiment un cabinet d'architecte : en réalité, on se doute bien que la division du travail y est encore plus violente qu'ailleurs. Comme chez Frank Gehry, qui peut dessiner n'importe quoi... dès lors que ses super ingénieurs sont derrière, il devient surtout un directeur artistique. Moi aussi en tant que romancier, je me préoccupe de l'écart entre les intentions et le résultat... mais je m'occupe de tout ! Malgré tout, j'ai l'impression qu'être un "super architecte" suppose un faisceau de qualités humainement assez rares tout en détenant quelques compétences mondaines capitales. Mais peut-être que j'exagère ?

URBANISME

Dans un passage du livre, le Prince *(dont on comprend vite qu'il s'agit de Nicolas Sarkozy, nde)* dit au narrateur, qui est urbaniste : "Je vous recrute en tant que poète." J'avais conscience que mon personnage n'était pas assez techno, et je n'y connais vraiment pas grand-chose en urbanisme. Mais j'ai grandi à côté de la ville nouvelle d'Évry, et je considère que ma vie a été déterminée par des décisions, disons, urbanistiques. Il y a un paradoxe que j'aime beaucoup : on a toujours l'idée qu'à la rencontre d'une tribu d'un peuple premier on saisira très facilement sa structure anthropologique, alors que, face à une société moderne, complexe, sophistiquée règne une espèce de mythe selon lequel en débarquant, on n'y verrait rien, comme si ce monde nous "échappait" de partout. Je m'intéresse aux structures secrètes et aux vraies décisions anthropologiques et il n'y a pas, je crois, beaucoup d'autres lieux que l'urbanisme ou les milieux du pouvoir pour les évoquer vraiment. J'ai l'impression que nous restons très primitifs et n'avons pas beaucoup plus évolué que les peuples premiers. Nous nous sommes simplement dotés des instances de dissimulation de notre propre primitivité. Mais l'urbanisme reste un lieu où l'humanité est un peu à nu : on y lit les décisions primitives de répartition des hommes sur la surface de la Terre, etc. Je voulais retrouver un peu de ce caractère à la fois sacré et primitif de la politique et de l'urbanisme.

PARIS, GRAND PARIS

Quand Nicolas Sarkozy a lancé la consultation sur le Grand Paris, il y avait un côté "waouh ! Il se passe enfin quelque chose en France". Et maintenant, lorsque je rencontre des architectes, ils me confirment effectivement que cela n'était pas rien. Sur le coup, je me disais : "Génial ! Il a raison !" Et puis, même si je ne veux pas le critiquer puisque j'ai travaillé avec lui, le moment Delanoë n'a pas été un moment de grosse exaltation architecturale... Je me souviens avoir lu dans son livre qu'il trouvait les Orgues de Flandres "staliniens". Ce genre d'opinion architecturale n'est pas très sérieux... En tout cas, en 2007, il y avait quand même le sentiment qu'à Paris, il ne se passait pas grand-chose à part le tram. En réalité, il se passait plein de petites choses un peu partout, mais sans grande vision. Et puis, il y a eu les Halles... Je ne veux pas faire comme tout le monde en défendant le projet de Rem Koolhaas, mais le projet retenu était quand même super décevant ! Rétrospectivement, ce n'est pas si grave, car en réalité on n'a pas touché aux Halles, dont la part géniale ne relève pas de l'architecture mais de l'échange intermodal. Tant qu'on ne touche pas à la gare souterraine et au centre commercial, on tient là un truc assez génial. Souvent, on croit aimer des projets, alors qu'on en aime la représentation. L'image est parfois tellement forte qu'on met longtemps à se rendre compte par exemple que le bâtiment est raté. Dans les années 2000, émerge une sorte d'esthétique, un peu floutée, un peu surexposée, un peu terne, assez proche des teintes très douces des photos des premiers iPhone; une transparence un peu chlorophyllienne... On le voit bien avec les dessins du concours pour la Canopée des Halles. Le bâtiment n'est pas horrible, mais quelle déception par rapport au puits de lumière promis !

© Aurélien Bellanger

Ci-contre à gauche : Paris depuis la butte de Montmélian.

Ci-contre, à droite : le parc de la Villette depuis le toit de la Philharmonie.

Page de droite, de gauche à droite : les Halles, et le parc Martin-Luther-King avec, derrière, le chantier du Tribunal de grande instance.

« JE VOULAIS ÉCRIRE UN ROMAN QUI NE SOIT PAS UN ROMAN DE BANLIEUE. »

VISITES

À la fin de mon livre, le narrateur remonte l'aqueduc de la Dhuys, je connais un peu le coin, mais je ne l'ai pas fait à vélo. J'ai contrôlé avec Google Earth. Je maîtrise bien l'outil et je sais très bien que Google Earth n'est pas la réalité, mais comme je le connais bien maintenant, j'ai triché. Cergy, je suis allé m'y promener un peu et j'ai été assez conquis. C'est peut-être "la" ville nouvelle réussie, non ? Goussainville, j'y suis allé plusieurs fois, j'y suis même allé à pied de chez moi pour tester une grande marche en ligne droite de 35 kilomètres. J'ai un rapport un peu bizarre avec Sarcelles, que je ne traverse jamais qu'à vélo, mais que je trouve sublime alors que c'est devenu quasiment le nom officiel d'un désastre architectural. Villiers-le-Bel, je trouve cela pas mal aussi, avec ces grands volumes, assez beaux, il y a des beaux murs-rideaux, ce n'est vraiment pas anodin.

FICTIONS

J'adore *Les Métamorphoses du paysage*, ce court métrage d'Éric Rohmer qui révèle un projet non réalisé pour Cergy. Cela me rappelle ce texte où Le Corbusier disait que les Américains, trop timides, n'étaient pas foutus de faire des vrais blocs d'habitations ! La banlieue parisienne, c'est un peu cela... ce qui explique qu'Abraxas reste une exception : au fond, on n'a pas encore fabriqué d'autre zone dense énorme à la *Blade Runner* avec de la surdensité, coupée de venelles dans tous les sens. Paris, qui est une ville dense, ne comporte aucun quartier fou. Dans *Banlieue 13* et *Banlieue 13 Ultimatum*, produits par Besson il y a une dizaine d'années, la vision est géniale : le 93 a été entouré d'un mur et un ministre du président de la République veule et raciste veut le détruire avec une bombe atomique. Tout l'enjeu du film, c'est d'évacuer la bombe atomique ! C'est une bonne référence, même si le film n'est pas bon, plein de mafias albanaises en rivalité avec des mafias chinoises, une mise en scène douteuse de la pluriethnicité. Besson dit que la banlieue est importante pour son cinéma. C'est très cynique, mais il le dit. Je me souviens avoir aussi lu *Crash !* et surtout *La Foire aux atrocités* de J.C. Ballard : des sortes de flashs où il imagine des affiches de stars géantes découpées. Sinon, l'autre grand écrivain de la banlieue, devenu fou ensuite, c'est Maurice G. Dantec : lui est un vrai visionnaire. *Villa Vortex*, qui raconte les destructions d'usines électriques dans le Val-de-Marne, m'a vraiment beaucoup impressionné. Moi, je voulais écrire un roman qui ne soit pas un roman de banlieue, avec tout ce côté cité, drogue, l'héroïne, etc. Je m'étais fabriqué un contre-modèle que j'ai voulu pervertir de l'intérieur. Ce n'est pas très sérieux, parce que je n'ai jamais lu de pur roman de banlieue. Je ne sais même pas si ça existe. » ■

© Aurélien Bellanger

« Heureusement, Alexandre Belgrand n'existe pas »

Entretien avec Philippe Simon

Commissaire scientifique de l'exposition permanente du Pavillon de l'arsenal qui retrace l'histoire de la métropole parisienne et de ses projets, Philippe Simon a lu pour nous *Le Grand Paris* d'Aurélien Bellanger. Il nous livre ici ses réflexions sur l'ouvrage, assorties de quelques conseils de lecture…

« J'ai lu le livre *Le Grand Paris* d'Aurélien Bellanger comme une autre face de l'histoire officielle. Ce livre est un roman, comme indiqué sur la couverture. Il ne s'agit pas d'y chercher une vérité sur l'histoire récente du Grand Paris. L'écrivain apporte ici de l'air et un brin de sourire sur un sujet complexe, avec un regard poétique, cultivé et parfois un peu décalé. Il met des mots et des émotions sur des données, des villes, des architectures. Il nous livre des descriptions, très évocatrices, de nombre de lieux métropolitains obligeant nos mémoires à se ressaisir de ces territoires en marge, et parfois même à se replonger dans un site de vues aériennes pour bien comprendre les pérégrinations de son narrateur, telle sa dérive le long de l'aqueduc de la Dhuys. Le passage sur la découverte des espaces d'Abraxas de Ricardo Bofill est beau, mais terrifiant, un bâtiment comme "l'idée d'une finalité irréductible dans la nature, l'idée d'un démiurge esthète, l'idée d'un architecte".

DES CLÉS DE COMPRÉHENSION

Le roman est construit autour de thématiques successives, noyées (cachées) dans la masse d'une histoire, mais qui participent à donner des clés de compréhension sur l'état passé, actuel et à venir du territoire du Grand Paris. Le lecteur attentif en extraira des guides de promenade et quelques beaux aphorismes sur l'architecture ou la ville. Dès le début du livre, l'auteur rappelle une donnée tellement essentielle qu'elle en paraît basique : l'extension de Paris s'est faite à partir de ses enceintes successives jusqu'à l'éclatement infini du dernier rideau de forts Séré de Rivières détachés loin de la capitale. Il s'appuie sur la question préalable à toute réflexion sur le Grand Paris : où se finit le territoire concerné ? Plus loin, il souligne la tension entre l'urbanisme, considéré comme une science rationnelle et organisationnelle, et la ville, construite à partir de sa géolo-

C'était le début de l'automne, les dernières lueurs de l'état de grâce et du foudroyant été 2007. J'avais passé plusieurs jours à écrire ce qui allait rester, au dire des spécialistes, architectes et politologues, l'un des grands discours régaliens du Prince. C'était pour l'inauguration de la Cité de l'architecture, dans l'aile nord du palais de Chaillot, face à la tour Eiffel — la modernisation, en fait, du musée des Monuments français, avec ses moulages en plâtre des plus beaux portiques d'église de France les têtes de noyées de la France chrétienne, m'avait dit étrangement Nivelle à l'oreille, en me demandant si j'avais lu Aragon.

Je n'avais pas lu Aragon mais j'avais personnellement accueilli les plus grands architectes français, avec leurs écharpes en cachemire de Chandigarh, leurs lunettes excentriques et leurs cheveux défaits — à l'exception de l'un d'eux, sans doute le plus célèbre, parfaitement chauve et qui semblait avoir été redessiné par Starck, avec son crâne pointu et ses oreilles elliques. Il y avait là deux Pritzker et sept Équerre d'argent, les auteurs de plusieurs bâtiments à plus d'un milliard d'euros, des vétérans des grands travaux mitterrandiens, des contri-

286

buteurs remarqués à l'écriture de la *skyline* new-yorkaise comme des théoriciens de la ville du XXIe siècle. Ils avaient presque tous écrit des manifestes que j'avais lus, et tous avaient apporté des réponses décisives au malaise des banlieues, à la crise de la représentativité politique, à l'urgence écologique et au désenchantement du monde. Ils avaient pensé la ville, et le Grand Paris était presque trop petit pour eux. Il fallait peut-être remonter au congrès flottant de la charte d'Athènes ou à la construction collective du siège des Nations unies à New York pour trouver une telle concentration d'orgueil bâtisseur.

Ils méprisaient bien entendu le Prince et s'étaient regardés, consternés, quand, au terme de sa visite de l'appartement témoin de la Cité radieuse fabriqué par des lycéens en apprentissage, il avait lâché qu'à tout prendre il préférerait habiter dans un camping-car — il n'avait clairement pas lu ma note préparatoire. Les architectes avaient souri cruellement, mais c'était moi, et non le Prince, qui m'étais senti le plus mal à l'aise : lui pouvait jouer innocemment au naïf, et même à l'idiot, quand je devais être, moi, son conseiller en urbanisme et en architecture, infaillible et irréprochable. Mais je savais que je n'avais de toute façon aucune chance d'être pris pour autre chose que pour un imposteur. On n'était poli avec moi — un parfait inconnu qui avait fait l'objet, déjà, de plusieurs tribunes perplexes — que dans la mesure où j'avais l'oreille du Prince et la main sur des budgets pharaoniques.

Les architectes formaient une caste étrange. Une élite professionnelle incontestée, même par rapport aux médecins, qui devaient rester des praticiens quand eux pouvaient se contenter d'être des intellectuels purs mais des intellectuels dont les méditations trouvaient à

287

Ci-dessus et page suivante : Aurélien Bellanger, *Le Grand Paris*, extraits.

gie, de sa topographie et de son hydrologie. Comme l'indique sa trame narrative, la part politique précède la part immobilière, et le livre pointe bien ce rapport entre une initiative lancée par le politique (avec, comme interrogation, son rôle à différentes échelles dans la gestion des affaires de la cité) et la récupération opérationnelle qui en est faite par le monde de l'entreprise privée, dont les intérêts sont rarement les mêmes, quand bien même existent parfois des convergences inquiétantes... quelques affaires immobilières récentes sont aussi évoquées au fil des pages.

L'ESPRIT DE L'ÉPOQUE

L'ouvrage suggère que nous vivons actuellement une époque de transition : Paris, ville capitale jusque-là en équilibre entre le plus riche et le plus pauvre des départements français, laisserait progressivement la place à un Grand Paris unifiant, mais gommant aussi les différences entre les territoires ; le métro automatique permettant de porter la spéculation comme arme de transformation massive, au cœur de territoires négligés. Ordonner et contrôler, puis spéculer ! Le roman laisse néanmoins espérer que la vitalité du 93 sera plus forte que le réseau ferré technocratique et politique. Heureusement Alexandre Belgrand – le narrateur du roman, qui, à la droite du "Prince", aurait imaginé le destin de la métropole – n'existe pas et ne pourrait exister, nous ne sommes plus à l'heure des superhéros de l'urbanisme qui décréteraient seuls, dans leur cabinet étatique et matelassé, le devenir d'un territoire de plusieurs millions d'habitants. Son "héros" ne représente-t-il pas, en revanche, l'esprit de l'époque ? Sa tendance à s'affranchir des règles, à manipuler la réalité et à jouer sur les ambiguïtés et les faux-semblants (tel ce fameux onzième projet, celui du grand métro préparé secrètement en parallèle de la consultation des 10 équipes en 2008, qui n'auront au final qu'un rôle d'accompagnement) ?

LITTÉRATURE MÉTROPOLITAINE

Il existe des incontournables de la littérature métropolitaine : des auteurs aussi différents que Jean Rolin avec *La Clôture*, Éric Hazan avec *Une traversée de Paris* ou Thomas Clerc avec *Paris, musée du XXIe siècle* content la ville telle qu'ils la parcourent. Ils croisent cultures

s'incarner. L'architecte, depuis les années 1930, depuis Le Corbusier, était l'homme héroïque, l'homme dans toute sa splendeur et dans toute sa démesure. Il possédait le don unique de changer le monde avec un simple dessin — au trait souvent confus et maladroit. Il occupait presque seul, en étant à la fois un artiste et un ingénieur, une place qui, dans un pays très marqué par la séparation entre littéraires et scientifiques, lui octroyait une fonction anthropologique privilégiée — fonction d'autant plus importante que son métier le mettait en relation directe avec l'élite du pays, élite dont il avait à cœur d'interpréter les rêves. Les meilleurs d'entre eux, comme ce matin, étaient même appelés à engager d'égal à égal avec le prince du jour un dialogue direct et franc, par-dessus les vicissitudes du temps et la petitesse des hommes.

Mon discours mettait précisément cela en scène. Il n'existait pas de grand prince sans architectes, ni de carrières d'architectes réussies sans commande princière : « L'architecture, c'est l'identité de notre pays pour les cinquante ans qui viennent. Il est tout à fait normal qu'en tant que chef de l'État je m'engage pleinement dans cette mission : redonner à l'architecture la possibilité de l'audace. »

Le Prince avait auparavant défendu l'idée que la culture n'était pas un luxe, mais l'âme même de la civilisation, et que l'architecture était peut-être, de toutes ses manifestations, la plus directement universelle : c'était la culture rendue habitable et démontrant enfin son évidente utilité. J'avais glissé ensuite quelques pointes polémiques, contre la France moche des accumulations périurbaines et des lotissements où ne passait plus le souffle de l'histoire, contre ces quatre-vingt-trois pour cent de maisons construites sur catalogue sans l'intervention d'un architecte, contre ces bâtiments désincarnés qui défiguraient la France, les entrepôts en tôle, les ronds-points, l'abandon général du périurbain à la laideur d'un pragmatisme dénué de toute vision esthétique — ce dernier point, un peu démagogique, m'avait été inspiré par des souvenirs d'enfance de Mitterrand, le président esthète, qui s'était battu pour que les toitures du Morvan, quel qu'en soit le prix, demeurent, par souci d'harmonie chromatique, en ardoises pluvieuses et argentées plutôt qu'en tuiles, moins chères mais trop italianisantes. Cette partie de mon discours avait été très appréciée par tous ceux qui, de Nivelle à Rouvet, la plume officielle du Prince, farouche et patriotique, luttaient pour que le Prince, après les fautes de goût de l'été, s'apaise, se recentre et se présidentialise.

Le Prince plébiscitait ensuite une approche pragmatique au sujet des constructions de grande hauteur, déplorant moins, contrairement à ses trois prédécesseurs, la tour Montparnasse en elle-même que le mauvais effet d'échelle, qui avait eu tendance à trop rapetisser le quartier alentour — c'était le mieux que j'avais pu faire sur ce dossier sensible. Mais il faisait ensuite un éloge appuyé de la Défense : qu'un président de la République paraisse aimer les tours, c'était en soi une révolution, et l'assistance avait alors senti que tout redevenait possible. J'ai même cru que l'un des architectes allait pleurer. C'était pourtant le plus célèbre de tous, en tout cas le plus gâté par la commande publique, le seul qui puisse se targuer d'avoir bâti trois musées à Paris, dont deux sur les quais de la Seine. Mais il était, disait-on, à jamais blessé de n'avoir pas réussi à construire à la Défense sa tour sans fin, tour dont la Cité de l'architecture exposait, un peu cruellement, une maquette en plexiglas jauni.

288 289

© Gallimard

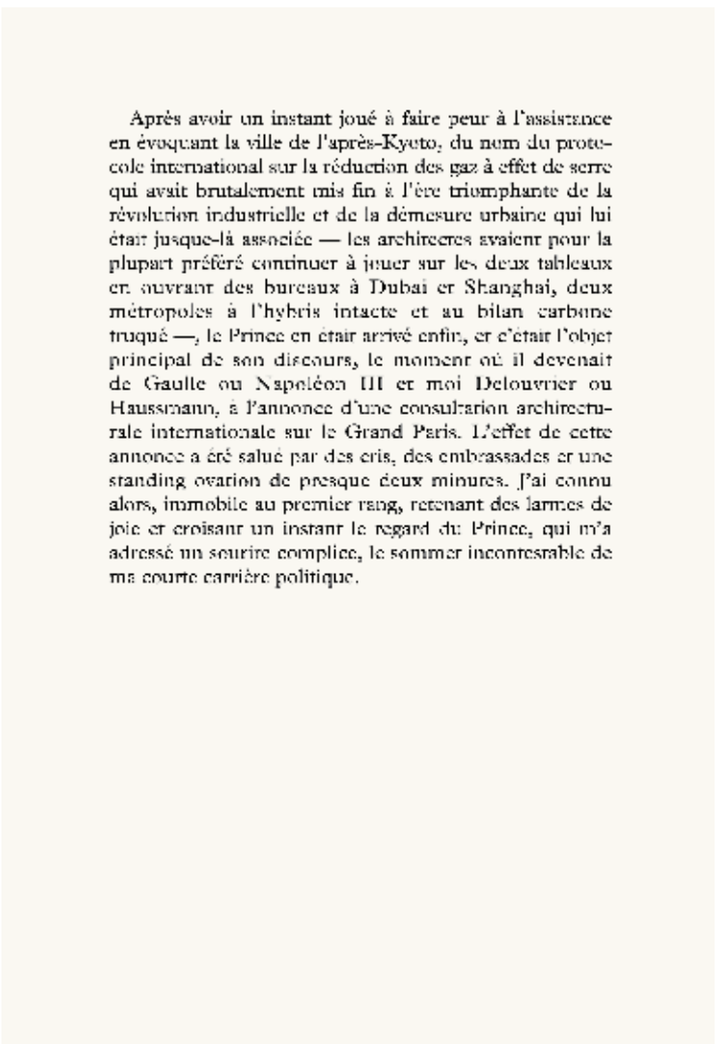
« RACONTER L'HISTOIRE DE PARIS AVEC L'AIDE DE LA LITTÉRATURE, LA PEINTURE OU LE CINÉMA OFFRE UN AUTRE NIVEAU DE LECTURE SUR LA VILLE. »

personnelles, histoires urbaines et éléments autobiographiques pour mettre au jour la stratigraphie historique des lieux traversés, tout en conviant les fantômes qui peuplent les rues à venir nous raconter également leurs histoires. D'autres auteurs, comme Philippe Vasset avec *La Conjuration* ou Jean Rolin – encore lui – avec *Les Événements*, offrent des visions décalées qui fragilisent et bousculent les zones de confort de notre univers urbain quotidien. Raphaël Meltz garde, dans *Urbs*, l'espoir que certains lieux portent en eux une part tapie d'enchantement qui pourrait déclencher une amélioration, voire une révolution du monde actuel. Rares sont les architectes, reconnaissons-le, à mettre des mots justes et émouvants sur leur travail sans prétention et force de monstration de leur ego. On peut regretter ces architectes écrivains qui utilisaient sciemment la fiction pour évoquer leurs obsessions ou pour les expliquer, comme Viollet-le-Duc, avec *Histoire d'une maison,* Fernand Pouillon avec *Les Pierres sauvages* ou Michel Bataille et *La Ville des fous,* qui raconte l'état de l'architecture parisienne au début des années 1960. Quels urbanistes contemporains se risqueraient à faire de la ville et du quartier sur lesquels ils travaillent le sujet d'un roman, ou d'un film de fiction ?

UN AUTRE NIVEAU DE LECTURE

Pour retracer l'histoire de la métropole parisienne, la place accordée aux créations et aux perceptions artistiques de l'urbain reste encore très marginale, ou trop élitiste. Pourtant, raconter l'histoire de Paris avec l'aide de la littérature, de la peinture ou du cinéma offre un autre niveau de lecture sur la ville, car ce sont des médias accessibles, et largement partageables. Ceci dit, il ne faut pas oublier l'histoire, sa part scientifique et la volonté de tendre à l'objectivité, avec toute la documentation historique : des faits, des données, des analyses et, bien sûr, des interprétations construites et démontrées. Ces deux façons d'illustrer un propos sont complémentaires.
Un extrait de *La Curée* de Zola accompagné d'une photo de Marville complèteront à merveille un plan d'expropriation d'une des percées réalisées par Haussmann... » ■

Propos recueillis par Soline Nivet


Après avoir un instant joué à faire peur à l'assistance en évoquant la ville de l'après-Kyoto, du nom du protocole international sur la réduction des gaz à effet de serre qui avait brutalement mis fin à l'ère triomphante de la révolution industrielle et de la démesure urbaine qui lui était jusque-là associée — les architectes avaient pour la plupart préféré continuer à jouer sur les deux tableaux en ouvrant des bureaux à Dubai et Shanghai, deux métropoles à l'hybris intacte et au bilan carbone truqué —, le Prince en était arrivé enfin, et c'était l'objet principal de son discours, le moment où il devenait de Gaulle ou Napoléon III et moi Delouvrier ou Haussmann, à l'annonce d'une consultation architecturale internationale sur le Grand Paris. L'effet de cette annonce a été salué par des cris, des embrassades et une standing ovation de presque deux minutes. J'ai connu alors, immobile au premier rang, retenant des larmes de joie et croisant un instant le regard du Prince, qui m'a adressé un sourire complice, le sommet incontestable de ma courte carrière politique.

Serge Lehman : « La ville est un sujet clé pour la science-fiction »

Auteur et scénariste prolixe, Serge Lehman est bien connu des amateurs de science-fiction et de bande dessinée. Au début des années 2010, il a engagé la série *Masqué* avec le dessinateur Stéphane Créty : la consultation sur le Grand Paris de 2008 et les débats qui suivirent avaient selon eux suffisamment élargi l'imaginaire métropolitain pour le doter de nouveaux superhéros contemporains. Tout en réagissant à deux très gros projets en cours, Serge Lehman pointe les emprunts opérés par leurs promoteurs et illustrateurs à l'imaginaire de la science-fiction.

EUROPACITY

Serge Lehman : « Il y a quelque chose d'emblématiquement sinistre dans le projet EuropaCity. La Plaine de France est l'endroit où le pays a commencé. C'est là que le nom *France* est apparu au Moyen-Âge et c'est là aussi que, selon la légende, Geneviève a placé le corps de Saint-Denis après sa mort (c'est la raison pour laquelle les rois y ont fait construire leur nécropole). L'architecture gothique et le « parler de France » y sont nés. Qu'un tel lieu soit condamné à devenir un parc d'attractions pour touristes internationaux, avec nom anglais et capitaux chinois, illustre jusqu'à la caricature l'un des axes idéologiques les plus puissants de notre époque : la liquidation de l'Histoire ou sa folklorisation marchande. Nous avons besoin d'enracinement, de temps et de calme, d'amitié civique et de gratuité; de terres agricoles; de mystère. Nous avons besoin de tout sauf d'un centre commercial supplémentaire.

D'A : FAUT-IL VOIR SELON VOUS DANS L'APPARENT CAMOUFLAGE DU PROJET « SOUS » UN SOL QUI PARAÎT SOULEVÉ COMME UN COIN DE NAPPE L'ILLUSTRATION MÊME DE CETTE LIQUIDATION ?

Oui, c'est une manière de donner au projet une dimension prométhéenne. « Nous pouvons tout refaire, même la géographie. Nous sommes une force tellurique... » On est dans le registre de l'intimidation.

CE REGISTRE (Y COMPRIS DANS SON EXPRESSION GRAPHIQUE) RENVOIE-T-IL À DES UNIVERS FICTIONNELS DU FANTASTIQUE OU DE LA SCIENCE-FICTION CONNUS ?

Les œuvres en question sont tellement nombreuses qu'il vaut mieux parler de tradition; la ville future et son évolution sont l'un des sujets clés de la SF depuis le début. Le premier roman de Philip K. Dick, *Loterie solaire* (1955), se déroule dans une civilisation dominée par des métropoles géantes appelées « collines ». Un an avant, Isaac

EuropaCity (BIG, architecte) : toujours à l'étude, les 80 hectares du projet Europacity à Gonesse ont désormais passé le cap de l'enquête publique. Pour la suite des opérations, Immochan s'est associé à 50/50 avec le groupe Wanda – leader de l'immobilier commercial et des parcs d'attractions en Chine.

« LES FUTURS DE LA SF SONT SOUVENT SOMBRES, MAIS LA DYSTOPIE N'EST PAS INÉLUCTABLE. »

Asimov avait publié *Les Cavernes d'acier,* entièrement situé dans des villes souterraines, dans lequel les habitants ne supportent plus de monter à la surface car ils ont l'impression que rien ne retient le ciel. Dans certains de mes textes (*Le Livre des ombres*, 2005), j'ai mis en scène des « géotectes » qui réagencent la face de la Terre comme les urbanistes transforment un quartier. Tout ça est consubstantiel à la SF.

QUELLES SONT LES FORMES DE POUVOIR À L'ŒUVRE DANS LES TEXTES QUE VOUS MENTIONNEZ ?

Dans *Loterie solaire,* l'institution est stochastique : un citoyen est périodiquement tiré au sort pour exercer le pouvoir (d'où le titre). *Les Cavernes d'acier* se déroule, si ma mémoire est bonne, dans une civilisation en état de guerre larvaire, hantée par la peur des robots. Les futurs de la SF sont souvent sombres, mais la dystopie n'est pas inéluctable. Il reste une petite marge de manœuvre.

CES IMAGES SONT AUJOURD'HUI PRODUITES PAR LE GROUPE AUCHAN…

On en revient à ce que je disais au début : c'est une démonstration de force. La première institution à avoir compris la puissance de l'imagerie SF, c'est la NASA, qui a commandé et fait circuler des centaines d'illustrations de ce genre pour faire vivre, auprès du grand public, ses projets les plus futuristes. Que cette puissance soit désormais mobilisée pour des entreprises purement commerciales est très significatif.

UN PROJET COMME EUROPACITY EST ÉTROITEMENT LIÉ AUX NOUVELLES OPPORTUNITÉS DE DESSERTE DES TERRITOIRES PÉRIPHÉRIQUE PAR LE FUTUR MÉTRO AUTOMATIQUE, OU GRAND PARIS EXPRESS : C'EST UNE « CONSÉQUENCE » DU GRAND PARIS…

C'est vrai, mais la causalité peut aussi être inversée puisque j'ai cru comprendre que Auchan avait fait de la desserte de Gonesse par le Grand Paris Express la condition *sine qua non* de son investissement ici. Dans une certaine mesure, on peut donc dire aussi que EuropaCity crée le Grand Paris.

QU'AVIEZ-VOUS RETENU DES PROPOSITIONS DES ARCHITECTES AU MOMENT DE LA CONSULTATION POUR LE GRAND PARIS EN 2009 ?

La réintégration de la géographie dans l'imaginaire parisien. Cela va de pair avec le changement d'échelle, évidemment; c'est l'essence même du passage de la ville à la métropole. Je me souviens être allé, après la consultation, faire un tour à Montmorency. Il y a là quelques points de vue spectaculaires sur la Défense, la vallée de la Seine... J'ai essayé de me projeter dans l'avenir, d'amorcer un début de perception métropolitaine (dira-t-on un jour « je vais à Montmorency » comme on dit « je vais à Montmartre » ?) Pas facile, surtout pour quelqu'un qui est né et a grandi en banlieue il y a cinquante ans. La frontière mentale

Page de droite : la première tranche du Village Nature (Jacques Ferrier architecte) imaginé par Disney et Pierre & Vacances-Center Parcs à Marne-la-Vallée s'apprête à recevoir dès l'été 2017 plus de 900 000 vacanciers par an. Disney entend prolonger l'expérience immersive de ses parcs en marketant ce nouveau projet sur le thème d'une harmonie « retrouvée » entre l'homme et la nature et d'une empreinte écologique moindre.

« ASSOCIÉS À PARIS, LES MOTS “COLLINES”, “LACS”, “FORÊTS”, “VALLÉES” PROCURENT UNE PROFONDEUR INATTENDUE, UNE POÉSIE… »

du périphérique ne s’efface pas d’un coup. Mais on devine ce que cela pourrait être. On sent, en soi, l’effet des mots « collines », « lacs », « forêts », « vallées » associés à Paris et on récupère une profondeur inattendue, une poésie... La vallée de la Bièvre, par exemple, ignore complètement la distinction ville/banlieue : elle structure le paysage à Jouy-en-Josas et Arcueil comme dans le 13e arrondissement. Idem pour les collines de l’Est : monter à Télégraphe, c’est déjà prendre la route de Romainville. Quant à la Plaine de France, elle ne commence pas à Saint-Denis mais au col de la Chapelle. L’histoire et la géographie sont des facteurs d’unification naturels de la métropole, ce qui rend d’autant plus absurde le goût des politiques pour les nomenclatures *ex nihilo*. Pourquoi inventer des appellations aussi froides et techno que « Est-Ensemble » ou « Paris terre d’envol » quand « La Plaine » ou « l’Aulnoye » sont là depuis des siècles ? Je trouve cela aussi grotesque que rebaptiser la Picardie « Les Hauts-de-France ». Liquidation de l’Histoire, encore une fois.

VILLAGE NATURE

L’ARCHITECTURE ET L’URBANISME EXPRIMENT TOUJOURS L’IDÉOLOGIE, ET C’EST POURQUOI VOUS LEUR AVEZ DONNÉ UNE PLACE IMPORTANTE DANS VOS SÉRIES *MASQUÉ* ET *METROPOLIS*. POUR *MASQUÉ*, LE DESSINATEUR STÉPHANE CRÉTY A IMAGINÉ UN GRAND PARIS COMME UNE « HYPERBOLE DE L’EXISTANT » ET LES FORMES QU’IL LUI DONNE SERONT ASSEZ FAMILIÈRES AUX ARCHITECTES, JE PENSE NOTAMMENT À SA VERSION DU PORT DE GENNEVILLIERS. POUR *METROPOLIS*, L’IMAGINAIRE DÉPLOYÉ ET DESSINÉ PAR DE CANEVA EST CELUI DU RATIONALISME DES ANNÉES 1930. QUE PENSEZ-VOUS DES IMAGES PRODUITES PAR LES ARCHITECTES POUR VILLAGE NATURE ? ET NOTAMMENT DE CELLE CI-DESSOUS *(SUR LAQUELLE L’ARCHITECTE JACQUES FERRIER REVIENDRA DANS LES PAGES SUIVANTES)* ?

C’est (à nouveau) une image de science-fiction. Collez dessus un nom d’auteur et un titre et vous avez une couverture de livre. Elle emprunte au genre l’essentiel de sa charte graphique, à commencer par l’hyperréalisme. Le point de vue en surplomb crée une intensité, une dramaturgie typiques de la SF. L’avant-plan est occupé par une tour-monde où l’homme et l’animal cohabitent et semblent même partager un instant de contemplation. Le deuxième plan, au niveau du lac, met en scène deux objets hypothétiques (l’espèce de voile avec un halo lumineux à la base et, plus à droite, le bâtiment immergé), qui suggèrent une civilisation un peu plus avancée que la nôtre. L’arrière-plan plonge graduellement dans le flou mais le lac et son front bâti illuminé de l’intérieur, les montgolfières et la pyramide avec son point de lumière sommital renforcent le sentiment d’être en présence d’une utopie. La performance technique ne contredit plus la nature mais lui répond et, même, la poétise. L’élévation du point de

© Editions Delcourt, collection Néopolis.

« UN NOUVEAU MONDE, OÙ LA DISTINCTION VRAI/FAUX N'EST PLUS ESSENTIELLE. »

vue a des effets euphorisants. La lumière mordorée elle-même délivre un message. Le monde est réconcilié.

CETTE IMAGE (PEUT-ÊTRE PARCE QU'ELLE SE LIT DE DROITE À GAUCHE, COMME LE SOULIGNE LE REGARD DES DEUX ANIMAUX) NE SEMBLE-T-ELLE PAS AUSSI ÉVOQUER UN ÂGE D'OR ? VOUS SEMBLEZ DIRE QU'ELLE RÉUNIT LES TOPIQUES DU GENRE. FAUT-IL Y VOIR L'ÉVOCATION D'UN « LIEU COMMUN » ?

Le lieu commun, c'est « le grand paysage spectaculaire » – qu'il soit situé dans le futur ou sur un autre monde. C'est vraiment l'un des fonds d'écran de la SF; il suffit de penser à *Star Wars*. Dans le cas de cette image, la dimension paradisiaque est sensible. Mais elle n'est pas rétrofuturiste. La promesse n'est pas celle d'un retour au passé mais, au contraire, d'un saut dans l'avenir. La réconciliation sera le fruit de la science, de la technique, de l'urbanisme et du marché. On peut même aller plus loin. Le flâneur et les deux chevaux regardent vers la tour Eiffel dont le phare balaie l'horizon au fond du plan à gauche. À leur attitude, on dirait qu'ils mesurent le chemin parcouru depuis sa construction. Qu'ils saluent un glorieux ancêtre. Le vrai titre de cette image, au fond, c'est « Un adieu au vieux monde ».

CETTE IMAGE DÉGAGE AUSSI UNE FORME D'ÉTRANGE FAMILIARITÉ…

Ce que je veux dire, pour être tout à fait précis, c'est que son vocabulaire graphique est celui que la SF a inventé pour matérialiser ses « futurs désirables », comme on le dit maintenant. Le rapport entre avant et arrière-plan, la profondeur de champ, la lumière diaprée, des objets architecturaux qui impliquent une supertechnologie en avance sur la nôtre et, en même temps, la mise en scène d'un rapport harmonieux, presque symbiotique avec la nature... Ce qui est à l'œuvre, ici, c'est un certain messianisme techno qui baigne une partie de la SF américaine depuis le début. Sa présence est ici plus discrète, mais elle est bien réelle.

LA PREMIÈRE TRANCHE DE VILLAGE NATURE SERA OUVERTE AU PUBLIC DÈS CET ÉTÉ. DES VIDÉOS DU CHANTIER ET DE L'AMÉNAGEMENT DE SES « JARDINS EXTRAORDINAIRES » SONT DÉJÀ PUBLIÉES PAR SES PROMOTEURS. QUELLES RÉACTIONS VOUS INSPIRENT-ELLES ?

Elles m'étonnent par leur candeur, leur absence totale d'hypocrisie. On nous montre un univers entièrement artificiel, créé à partir de rien. Une nature d'agrément, des petits chemins qui tournent sans raison... du « faux vieux » qui assume l'imitation, sans doute parce que les études de marché montrent que les acheteurs potentiels le souhaitent. C'est à la fois un terrible réquisitoire (justifié) contre le brutalisme des années 1960-1970 et l'entrée dans un nouveau monde, où la distinction vrai/faux n'est plus essentielle.

Page de gauche et pages suivantes : planches extraites de la série en quatre tomes *Masqué*. Éditions Delcourt, collection Neopolis. Paris, 2012 à 2013.

Masqué : Serge Lehman (scénariste), Stéphane Créty (dessinateur), Gaétan Georges (coloriste).
Blessé au cours d'une mission dans le Caucase, le sergent Frank Braffort regagne Paris après six ans d'absence. Il découvre une ville en pleine mutation orchestrée par le préfet Beauregard : Paris-Métropole. Une ville où le gigantisme rétro fait fureur et où se multiplient les « anomalies », événements mystérieux que nul ne peut expliquer. Une ville qui va s'emparer de Braffort et lier leurs destins à jamais...

« MAINTENANT QUE CETTE CONTRE-CULTURE EST DEVENUE MAINSTREAM, IL EST PERMIS DE PIOCHER DANS SON CATALOGUE DE FORMES. »

EN ARCHITECTURE, LA DISTINCTION VRAI/FAUX A EFFECTIVEMENT ÉTÉ BROUILLÉE PAR LE POSTMODERNISME, QUI S'EST PARTICULIÈREMENT ÉPANOUI DANS CERTAINS TYPES DE COMMANDE IMMOBILIÈRE : CORPORATE, RESORTS, DIVERTISSEMENTS… MÊME SI, BIEN AVANT, MARIE-ANTOINETTE AVAIT DÉJÀ INVENTÉ SON HAMEAU ! VOUS-MÊME, QUI ÊTES AUTEUR, HISTORIEN ET DÉFENSEUR DE LA FICTION, OPÉREZ-VOUS UNE DIFFÉRENCE ENTRE CE « BROUILLAGE » DES FRONTIÈRES VRAI/FAUX ET LES « EMPRUNTS » QUE VOUS OBSERVEZ DE L'ARCHITECTURE ET DE L'URBANISME CONTEMPORAIN À LA CULTURE PICTURALE ET À LA SENSIBILITÉ DE LA SCIENCE-FICTION ?

Oui, je fais une différence. Le postmodernisme a brouillé la distinction vrai/faux bien au-delà du champ de l'architecture en contaminant d'autres distinctions aussi structurantes : beau/laid, bon/mauvais, etc. D'une certaine manière, c'est l'idée même de distinction que le postmodernisme essaie de faire disparaître. Ce projet est aussi celui de l'art contemporain : devant les œuvres, souvent, on est incapable d'identifier ce qu'on ressent, ou même si on ressent quoi que ce soit, si on aime ou si on déteste, s'il y a quelque chose à comprendre. On ne se sent pas le droit de produire un jugement et on reste dans une sorte d'hébétude... Sans doute est-ce le but.

Devant certains projets architecturaux, il se passe la même chose. Les sensations sont plus intenses (et, donc, les réactions plus vives), parce que l'architecture et l'urbanisme impliquent du concret, une occupation de l'espace, une modification de la luminosité, de l'ambiance d'une rue ou d'un quartier, qui ont des effets durables à grande échelle sur la vie des gens... Mais les jugements de type « c'est beau/c'est laid », « c'est authentique/c'est artificiel », sont largement déconsidérés. Est-ce un bien ou un mal ?... Je n'en sais rien, car je suis moi-même un fils du postmodernisme – même si je lutte contre.

Les emprunts à la science-fiction de l'architecture et de l'urbanisme (on pourrait ajouter le design et la mode) relèvent pour partie du même brouillage. La SF a été une pièce essentielle de la contre-culture du XXe siècle. Maintenant que cette contre-culture est devenue mainstream, il est permis de piocher dans son catalogue de formes. C'est une façon d'abolir la vieille frontière entre « haute » et « basse » culture et d'investir un domaine que sa longue marginalité a doté d'un halo de prestige pop enviable. Mais c'est aussi diffuser de manière subliminale et à grande échelle l'utopie propre de la science-fiction, ce messianisme techno que j'évoquais tout à l'heure, et qui s'étend peu à peu à tous les champs du réel. Il y a quelques années, une grande marque de voiture (je ne sais plus laquelle) avait pour slogan : *Technology is art.* Cette phrase est un bréviaire pour l'époque, et les images d'EuropaCity et de Village Nature en sont l'illustration quasi parfaite. ■

Propos recueillis par Soline Nivet

AERODYNES CORP
St DENIS
PARIS-VILLE
PTE D'AUBERVILLIERS
"LA DISCIPLINE", PRISON PRIVÉE DE VIDOCO SÉCURITÉ.
SAINT-DENIS, 7e DISTRICT. 12H50.
LA DISCIPLINE

« Procurer une forme d'émerveillement plutôt que décrire un bâtiment »

Entretien avec Jacques Ferrier

« CET ENVIRONNEMENT COMPLÈTEMENT ARTIFICIEL CENSÉ PROCURER DES SENSATIONS DE NATURE. »

Quatre ans après son élaboration, l'architecte Jacques Ferrier revient sur la fabrication de cette image pour le concours de l'Aqualagon de Village Nature et nous explique en quoi elle devait raconter une histoire plutôt que montrer un bâtiment.

D'A : JACQUES FERRIER, DANS QUELLES CIRCONSTANCES CETTE IMAGE, QUI A FAIT RÉAGIR L'ÉCRIVAIN SERGE LEHMAN, A-T-ELLE ÉTÉ ÉLABORÉE ?

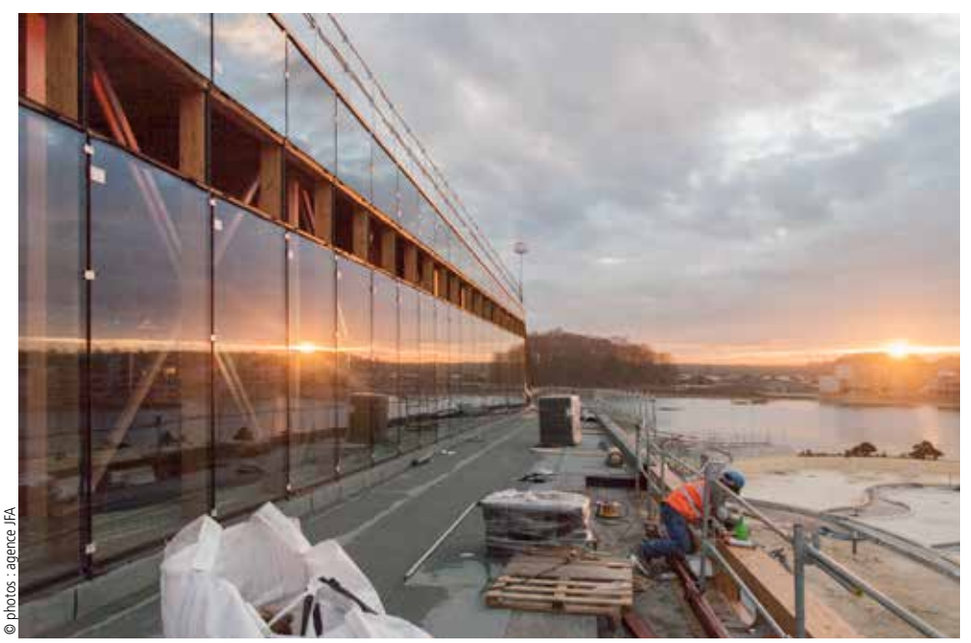
Jacques Ferrier : C'est une image qui a été faite en interne, à l'agence, il y a trois ou quatre ans, au moment du concours pour le projet Village Nature conduit par les groupes Disney et Pierre & Vacances-Center Parcs, à Marne-la-Vallée. La commande était celle d'une grande bulle avec un climat artificiel à l'intérieur – qui caractérise tous les Center Parcs. J'avais envie de casser l'opposition de cet univers intérieur purement artificiel à ses abords extérieurs. J'ai donc eu l'idée d'un dôme de verre offrant aussi une promenade en spirale s'élevant jusqu'au sommet, pour ajouter une expérience supplémentaire à tous ces toboggans, piscines et bassins intérieurs. À ce moment-là, je réfléchissais aussi à la réintroduction des animaux dans l'architecture et dans la ville, en partant du principe qu'il ne suffisait peut-être pas de recréer des jardins et des espaces dits « naturels » (ce que tout le monde fait maintenant, et à juste titre) pour répondre complètement à l'idée de nature en ville. En réintroduisant des animaux locaux ou familiers, on peut créer un paysage réellement vivant. Donc ce couple de chevaux qui est là, un peu comme sur une arche de Noé, m'avait paru assez évident, un peu comme deux personnages contemplant cet environnement complètement artificiel et néanmoins censé procurer des impressions et des sensations de nature. J'étais aussi alors très attaché à ce que nos images ne soient pas simplement des perspectives d'architecture, mais qu'elles racontent aussi une histoire. Sur ce lac artificiel, il y a cette maison flottante illuminée, sur laquelle je proposais que l'on puisse jouer des concerts. Gérard Bremond, le patron de Pierre & Vacances, est un grand passionné de jazz, actionnaire de la station de radio TSF... Tout cela je le savais, bien entendu, et je me suis dit que nous pouvions enrichir l'atmosphère de cet Aqualagon en lui arrimant dans la journée ce pavillon de musique, que l'on aurait détaché le soir pour offrir des concerts à tous les gens placés autour du lac. Donc, il y avait l'idée des animaux, mais aussi celle de suggérer des sensations autres que visuelles, avec l'idée de cette plateforme flottante et musicale.

EN QUOI CETTE IMAGE ÉVOQUE-T-ELLE LE GRAND PARIS ?

Elle l'évoque du point de vue de l'expérience. Le Grand Paris est surtout associé à du fonctionnel : loger les gens, les transporter... ce sont des besoins évidents, bien sûr. En 2013, notre studio de recherche Sensual City Studio (avec Pauline Marchetti et Philippe Simay) n'avait qu'un an ou deux. Et je me demandais le sens qu'avait ce grand équipement complètement artificiel, je trouvais cela bizarre. Philippe Simay, qui est un peu notre philosophe attitré, était très positif et optimiste. Il m'affirmait au contraire que le sujet des loisirs dans la métropole, pas assez traité par les architectes, était à prendre très au sérieux : une ville de plus de 10 millions d'habitants génère, en contrepoint, une demande de loisirs à mesure qu'elle s'accroît. Les métropoles mondiales réussissant à conjuguer intensité métropolitaine et temps des loisirs seront les plus attractives. Il insistait aussi sur la dimension nécessairement expérientielle et sensorielle de ces nouveaux loisirs. Ce que j'ai traduit ici en suggérant que mon projet n'était pas juste une pyramide ou une belle forme de plus, mais qu'il procurerait une expérience nouvelle. Plutôt que de décrire le bâtiment (je me souviens que j'avais même fait effacer la structure à droite), cette image, en associant le plaisir d'un coucher de soleil à la musique et ces chevaux, devait procurer une forme d'émerveillement.

QUELLES RÉFÉRENCES PICTURALES AVEZ-VOUS MOBILISÉES DANS CETTE IMAGE ?

Je n'ai pas de culture BD, ce sont donc plutôt des références de cinéma. Quand j'ai commencé à travailler sur des très grands bâtiments, il y a une dizaine d'années, un ami chef opérateur m'avait expliqué : « Tu



© photos : agence JFA

Ci-dessus, le Village Nature : vues du chantier de l'Aqualagon, hiver 2017. Avec cet équipement dont la toiture offrira une promenade procurant des vues inédites, Jacques Ferrier décline et détourne l'Aquamundo, produit calibré des loisirs nautiques familiaux, qui assure son succès au groupe Center Parcs depuis plusieurs décennies

sais, moi, quand je filme une tour, je ne la filme jamais en entier, c'est beaucoup plus dynamique de la montrer par fragments. La totalité a finalement peu d'intérêt, et on traduit mieux la hauteur et l'échelle pas des cadrages successifs plutôt que par une vue générale. » Là, mon bâtiment n'occupe qu'un gros quart de l'image, les alentours ne sont pas de moi !

AVEZ-VOUS UNE MISSION DE SUIVI SUR LE CHANTIER, EN COURS D'ACHÈVEMENT ?

Nous ne nous occupons pas des équipements ni des aménagements des bassins, toboggans, mais nous assurons le suivi des lots architecturaux de la structure et de l'enveloppe avec l'ingénieur Jean-Marc Weil, qui a conçu une structure en bois très innovante, en partenariat avec la faculté de Vienne, en Autriche. Pour les pièces métalliques, nous avons suggéré de reprendre la couleur rouge/rose utilisée par Eiffel sur le viaduc de Garabit. Cette teinte renoue avec une culture un peu XIXe siècle, et se détache de nos réflexes habituels consistant à associer le métal au high-tech et à des teintes gris métallisé. Dans un programme de loisirs, on pouvait s'éloigner de cette culture : cela sera très étonnant et conférera à l'intérieur une belle présence à ce chapiteau de bois, malgré tous les toboggans et les piscines à vagues... ■

Propos recueillis par Soline Nivet

Thomas Clerc : « Prendre son temps pour montrer les choses »

Qu'il explore le 10e arrondissement où il vit (*Paris, musée du XXIe siècle*, 2007), s'emploie à épuiser la description de son *Intérieur* (2013), ou décline en 751 poèmes dans *Poeasy* (2017) les éclats de sa vie quotidienne, Thomas Clerc s'attache à décrire l'infra-ordinaire : ces « choses communes », si difficiles à traquer selon Georges Perec, qui modèlent jusqu'aux recoins les plus intimes de nos existences urbaines.

« Je marche en prenant des notes, et peu à peu des éléments récurrents viennent structurer le livre : les sons, le mobilier urbain, les enseignes, les contacts avec autrui... toutes ces choses qui adviennent dans la ville fournissent des jalons pour l'écriture, nourrie aussi par une esthétique de la surprise, de l'imprévu qui confère au texte sa dimension vivante. »

Il y a dix ans, Thomas Clerc entreprenait un singulier projet consistant à décrire toutes les rues de Paris sous la forme d'un long travelling littéraire, « une promenade, un peu méthodique, rue par rue, avec un peu de dérive », dans l'idée d'étendre à terme cette démarche à l'ensemble de la capitale. Lorsqu'on lui demande si cette exhaustivité est réaliste, alors que la description d'un seul arrondissement l'a occupé pendant trois ans, il répond aimer cette « lenteur dans l'exécution de [ses] projets ». Mû par un sens aigu du détail, l'auteur évoque une expérience consistant à se rendre disponible et perméable à l'environnement, « sans idée préconçue », où le lieu détermine en grande partie l'écriture : « Cela pourrait constituer un projet infini, si je décidais de rentrer dans les magasins, les cafés, les bureaux... cela deviendrait fou ! Mais cette visée totalisante me plaît bien, car elle sera toujours vouée à l'échec. »

« Je trouvais que c'était bien de partir de chez moi, d'autant que le 10e est un peu un arrondissement du milieu, à la fois dans la nomenclature des chiffres, et dans sa configuration urbaine. Il est devenu à la mode, mais a longtemps été sans qualité propre, et j'aime bien cet aspect-là ». Nulle quête donc de dépaysement dans la démarche de Thomas Clerc, qui entend au contraire « déplier le familier » pour en révéler toutes les couches historiques, sociales et intimes.

« On m'oppose parfois que la flânerie est un mode un peu ancien... mais malgré tout, le mode de découverte le plus physique de la ville reste la marche. » Et de citer Jacques Réda, Jean Rolin, Philippe Vasset, Jean-Christophe Bailly comme « une espèce de famille d'écrivains qui aiment "être là" sans chercher à lisser ce qu'ils voient et dont les regards perspicaces, très différents, ont en commun de chercher à tout prendre en compte, y compris ce qui ne va pas bien, pour saisir quelque chose du pathos de la ville ». Scrutée à l'échelle du piéton, Paris se révèle dans ses détails matériels qui échappent à la puissance publique, « toute cette micro architecture résidentielle récente très réussie, malgré les entrées d'immeuble toujours trop petites dans l'architecture contemporaine, comme si le bâtiment n'était pas fier de lui-même » ; et puis « tous ces bars de bobos et ces boutiques branchées qui vendent des napperons ou des poteries un peu ridicules et, à l'autre extrémité, la grande consommation avec ses enseignes franchisées que l'on voit partout. Les magasins sont si laids ! Et comme je suis un peu universaliste, j'adorerais que quelqu'un prenne en charge le design général de Paris... sans pour autant standardiser... ce qui est un peu contradictoire ! »

Amateur d'Haussmann, l'auteur aime l'idée « qu'une ville soit "conçue", comme Paris l'a été à plusieurs reprises de son histoire ». À l'intérieur de cette ville familière et déjà très dessinée, l'écriture pourrait désormais selon Thomas Clerc « l'emporter sur le cadre » et s'affranchir de toute obligation de fiction.

« La banlieue m'intéresse », répond Thomas Clerc à la question de savoir si son projet passera un jour le périphérique pour s'étendre au Grand Paris, « mais je crains qu'elle ne m'entraîne dans un registre plus fictionnel, déjà très codé, car elle est, chez moi, la dépositaire d'un imaginaire très façonné par le cinéma et le polar ». Sa familiarité avec Paris éveillerait en lui des « trouvailles », tandis que la périphérie le renverrait plutôt aux « genres » littéraires... auxquels il cherche précisément à échapper. « Raconter une histoire pour emmener le lecteur en bateau ne m'intéresse pas », dit l'écrivain, qui admet que les histoires le barbent et les séries ne l'intéressent pas trop. « Au fond, *Plus belle la vie* ne dit rien de Marseille, et ne montre que des clichés sur la cité phocéenne. Or j'adorerais que l'on me montre Marseille, vraiment. On pourrait faire une série sur le Grand Paris, par exemple, mais il faudrait que cela soit un peu bricolé, qu'il ne se passe pas grand-chose... sans meurtres, sans grands drames... j'adore voir des films d'autrefois qui nous montrent Paris, ceux de la Nouvelle Vague par exemple, comme dans *Le Pont du Nord* de Rivette... Ou les documentaires subjectifs de Chris Marker... Qui prend son temps aujourd'hui pour filmer Paris ? J'aime bien que l'on prenne son temps pour montrer les choses... » ■

Thomas Clerc, *Intérieur,* (Gallimard, 2013) Folio, 2017, extraits. « Comme j'ai été lent à faire le tour de ma maison ! 3 ans pourtant c'est 3 fois moins qu'Ulysse revenant de Troie. Ulysse ne voulait pas rentrer à Ithaque, et moi je m'évertue à rester ici, je supplie de ne pas sortir. »

Huis clos

Si tourné que je sois en moi-même, si désireux du « côté cour », j'ai besoin du théâtre infini de la rue pour me divertir et alimenter mes rêveries par cu réel bien dense. J'ai même disposé mon bureau de façon, lorsque je lève la tête, à rencontrer en face de moi 2 continents antinomiques : le mur-bibliothèque et le dehors qui bouge. Bien des bureaulogues m'opposeraient sur ce point d'aménagement intérieur que le spectacle de la rue détourne de l'écran. Je comprends cet argument, mais travailler face à 1 mur me paraît vraiment trop austère. C'est pourquoi, en orientant mon bureau perpendiculairement à la fenêtre, voire face à la fenêtre, j'adopte 1 solution de compromis qui me permet de me concentrer tout en sentant la rue vibrer. Les 2 écrans se disputant alors mon champ de vision, plus l'ordinateur, qui les synthétise.

Déménagement miniature

Je déménage trop rarement puisque je m'accroche à ma vie comme à 1 fief : alors, pour goûter l'abrégé d'1 déménagement, parfois, je déplace mes meubles — collant le bureau à la fenêtre ou le retournant dans l'autre sens (comme dans 1 véritable bureau où l'on reçoit des visiteurs), orientant le canapé différemment pour dégager le mur du fond, etc. La pièce rajeunit d'1 coup.

Garde-corps

Derrière la vitre qu'il barre à l'horizontale, le garde-corps en fer forgé fait valoir ses arabesques très-parisiennes. 4 cercles ornés de feuilles et de flammèches témoignent d'1 âge où l'Art dans tout voulait régénérer la vie. Ce décor ouvragé connaît mille variantes, telles, aux fenêtres d'en face, ces croix très-allongées formant 1 médaillon ovale. Enjoliver le dedans comme le dehors, c'est poser 1 équivalence entre 2 mondes faussement séparés. Qui sait si ces motifs n'ont pas 1 signification occulte ? Peut-être racontent-ils dans 1 langage dont le code s'est perdu en même temps que le groupe de conspirateurs qui l'inventa le destin de chaque immeuble, la formule de la société ? L'espèce de poésie qu'ils dégagent est à la fois ésotérique et bourgeoise, industrielle et maniériste (à sa).

L'homme du monde ne regarde pas par la fenêtre

La vue que j'ai de la rue me délivrera-t-elle de moi-même ? Je prends au « spectacle du monde » 1 joie d'autant plus vive qu'elle est cadrée. Telle personne passe dans le champ, telle autre y entre, 1 3e en sort, et cela sans fin : 1 grossiste pousse la porte du magasin de textiles, l'épicier ramasse la poubelle verte et l'accroche au dos du camion, le bus 47 passe, le flot des voitures s'immobilise, la folle aux 6 chiens promène ses lévriers en laisse, 1 homme sort de l'immeuble du 39, l'enseigne des Voiliers devient Baby Town, je surprends ma voisine en soutien-gorge et l'imagine par conséquent jolie, je me demande ce que cachent les volets du 4e étage fermés depuis

10 ans, j'aperçois des esclaves du textile chinois tenaces derrière leurs grillages, je lève la tête vers le gris du ciel gris, au 39 les voisins du 6e m'amusent qui prennent leur déjeuner sur leur petit balcon, au 37 les enfants du 2e jettent ces bombes à eau sur les passants, j'hésite à rire ou à les engueuler, je vois 1 femme faire les 100 pas au téléphone portable, 1 défaillant fume 1 cigarette sur le seuil de sa porte, peut-être aurai-je la chance de vivre en direct le Nouvel An chinois dont j'entends les pétards, la fête de Krishna ou la manifestation kurde en faveur de la libération d'Öcalan leader du PKK, quelqu'un que je connais passe sous mes fenêtres, des Tamouls tentent d'entrer dans l'immeuble pour y déposer leurs publicités *SOS plombiers* dans les boîtes aux lettres, l'1 d'eux introduit 1 lame dans la porte, je pense à quelque chose, à rien, à quelques riens, je me dis qu'il faudrait faire les carreaux, ainsi je pourrai mieux voir la voisine faire ses essayages de vêtements, je déverse ma ixième plainte sur la laideur anarchique des huisseries qui salope l'unité des façades, je pense que moi aussi je suis en PVC, 1 vers de Robert Creeley me traverse et entre en collision avec l'espoir d'1 rentrée d'argent, puis j'abandonne le monde caméra, si délassant qu'il m'aide à vivre. On dit aux enfants de ne pas perdre de temps à regarder par la fenêtre, comme si les enfants n'avaient pas que du temps à perdre ; on recommandait aux jeunes filles de ne pas se livrer ainsi au dehors, comme si elles étaient des mouches posées sur 1 vitre ; on moque les hommes du monde de faire le concierge là où il n'y a rien à surveiller.

Destin

Après *Paris, musée du XIXe siècle*, je rentre à la maison.

Zone improductive

Rendue difficile d'accès par l'obstruante présence du bureau, j'ouvre peu cette fenêtre. Si je me lève pour l'entrebâiller, contournant le meuble par la gauche, je me retrouve dans 1 détroit qui limite mes mouvements, je frôle la porte, frôle le radiateur, touche l'angle avant gauche du bureau pour me faufiler dans l'espace de 28 cm qui le sépare de la fenêtre. Tout ce terrain inexploité que seul parfois visite l'aspirateur m'oblige à me coller devant la fenêtre où, comme on dit à Marseille, je suis « esquiché ».

Soleil de carreaux

La saleté des carreaux éclate comme 1 condamnation ; au soleil, la poussière étend ses colonies. Il s'empare d'1 journal et d'Ajax vitres, mêlant la crasse à l'encre du quotidien. Bientôt boule humide et noire, le journal accomplit sa vocation de torchon. Il passe 1 chiffon doux sur la double surface de verre et les rayons translucident la pièce. Pour cela, j'ai dû monter sur le garde-corps, éprouvant malgré le vertige 1 certain plaisir à se trouver entre 2 espaces, mi-2hors, mi-2dans, debout sur la façade, humain comme 1 oiseau.

© Folio